

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE SOUS LES DEUX PREMIERS STUARTS ET PENDANT LA RÉPUBLIQUE.

CE QUE L'ANGLETERRE DOIT AUX STUARTS.

A ce nom des Stuarts, l'idée d'une longue tragédie vient à l'esprit. On se demande si Shakespeare n'auroit pas dû naître à leur époque : Non. Shakespeare, enveloppé dans le mouvement révolutionnaire, n'eût pas eu assez de loisir pour développer les diverses parties de son génie : peut-être même, devenu homme politique, n'eût-il rien produit ; les faits auroient dévoré sa vie.

La Grande-Bretagne doit à la race des Stuarts deux choses inappréciables pour une nation : la force et la liberté. Jacques I^{er} en apportant la couronne d'Écosse à l'Angleterre réunit les peuples de l'île en un seul corps, et fit disparaître du sol la guerre étrangère. L'Écosse avoit des alliances continentales ; presque toutes les fois que des hostilités éclatoient entre la France et l'Angleterre, l'Écosse faisoit une puissante diversion en faveur de la première. Si l'Écosse n'eût pas été réunie en 1702 à l'Angleterre, celle-ci n'auroit pu soutenir la longue guerre de la révolution.

Quant à la liberté angloise, les Stuarts la fixèrent en la combattant : Charles I^{er} la paya de sa tête, Jacques II de sa race.

JACQUES I^{er}. BASILICON DORON.

A l'époque où l'on existe on tient compte des médiocrités, par la raison que les médiocrités sont hargneuses, intrigantes, envieuses, et que du commun des choses et des hommes se compose le train du monde ; mais lorsqu'il s'agit du passé, rien n'oblige à ressusciter le troupeau vulgaire qui, désabusé sur lui-même par la bonne foi de la mort, seroit stupéfait de revivre et incapable de se tenir debout. Quel-

ques personnages demeurent sur la vieille toile du temps quand le reste du tableau est effacé ; c'est d'eux qu'il se faut uniquement occuper : il suffit de nommer les individus secondaires, en ne s'arrêtant qu'aux grandes figures qui, à de longs intervalles, succèdent aux grandes figures. Cependant, il est essentiel de noter, chemin faisant, les révolutions survenues dans le fond ou dans la forme de la pensée humaine. Je dis *essentiel* pour parler comme les importants et les doctes, car, hors la religion et ses vertus, qui seules peuvent produire la liberté, est-il quelque chose d'*essentiel* dans ce monde ?

Le premier des quatre Stuarts qui monta sur le trône d'Angleterre a laissé des ouvrages plus estimés que sa mémoire ; je le nomme : il faut mentionner les rois qui peuvent écrire sur l'*Apocalypse*, la *vraie loi des monarchies libres*, et le *Don Royal*, *Basilicon Doron*. Si Jacques I^{er} ne se fût pas donné tant de peine afin d'établir le *droit divin* et conquérir le titre de *Majesté sacrée*, on n'auroit peut-être pas eu l'occasion de faire passer son malheureux fils pour l'auteur de l'*Icon Basiliké*.

Toutefois le *Don Royal*, *Basilicon Doron*, mérite un examen particulier : il contient des choses historiques intéressantes, et fait voir Jacques I^{er} sous un nouveau jour.

Le *Don* ou le *Présent Royal* est dédié à Henri, fils aîné de Jacques. Le roi, dans une épître au jeune prince, lui dit d'abord (je me sers d'une vieille traduction françoise, fidèle et naïve) : « Et afin que cette instruction soulage votre mémoire, je l'ai divisée en trois parties. La première vous dira votre devoir envers Dieu comme chrétien, la seconde votre devoir envers votre peuple comme roi, et la dernière vous enseignera comment vous avez à vous porter ès choses communes et ordinaires de notre vie, lesquelles de soi ne sont ni bonnes ni mauvaises, sinon en tant que l'on en use bien ou mal, et qui serviront toutefois à augmenter votre réputation et autorité, si vous en usez bien. »

Le roi s'adresse ensuite au lecteur :

« Or, parmi mes plus secrètes actions, lesquelles, outre mon attente, sont venues à la connoissance du public, il en est ainsi arrivé à mon écrit auquel je donnai le titre de *Don Royal*, parce que je l'adressois à mon fils aîné, destiné de Dieu, comme je crois, pour seoir un jour sur mon trône après moi.

« Pour tenir cet écrit plus caché, j'avois pris serment du libraire de n'en imprimer que sept copies pour les distribuer et faire garder secrètement par sept de mes plus confidants serviteurs, afin que si par le temps, qui perd et consume toutes choses, les unes étoient perdues,

il en restât encore quelqu'une après ma mort, pour servir de gage à mon fils de la sincérité de mon affection envers lui, même du soin que j'ai eu de son éducation.

« Mais puisque, contre mon dessein, cet écrit est publié partout et ensuite sujet à la censure de tous (car chacun en jugera selon son humeur et sa passion), je suis maintenant contraint d'en permettre l'impression. »

La première partie de l'ouvrage, *Devoirs d'un roi chrétien envers Dieu*, renferme des choses bonnes, mais communes; on n'y trouve guère de remarquable que ce passage :

« J'ai nommé la conscience gardienne de la religion. C'est un œil que Dieu a mis dans l'homme toujours veillant sur toutes les actions de sa vie, pour lui donner joie et contentement du bien qu'il a fait, et un vif ressentiment au contraire quand il a mal fait. Car comme la conscience sert aux méchants de torture et de bourreau, aussi est-elle pour consolation aux gens de bien. N'est-ce pas un avantage grand d'avoir chez nous, et avec nous, pendant notre vie, le registre de tous les péchés desquels nous sommes accusés ou à l'heure de la mort, ou bien au jour du jugement? »

« Gardez donc votre conscience nette, même de deux taches et imperfections auxquelles les hommes sont sujets pour la plupart, ou de stupidité qui engendre l'athéisme, ou de superstition, mère des hérésies. Par la première, j'entends une âme infectée de lèpre, une conscience cautérisée, devenue sans sentiment de son mal, et endormie dans son péché. Par la superstition, j'entends ceux qui se lient eux-mêmes à une autre règle et forme de servir Dieu, que celle qui est ordonnée en sa parole. »

La seconde partie du Présent Royal : *Devoirs d'un roi en sa charge*, s'ouvre par ce bel exorde :

« Comme vous portez ces deux qualités de chrétien et de roi, aussi faut-il que vous mettiez peine à vous en bien acquitter, afin que vous soyez et bon chrétien et bon roi tout ensemble, gardant justice et équité en votre administration, ce qui se fera par deux moyens : l'un à établir de bonnes lois et les faire bien observer, car l'un sans l'autre ne sert de rien, puisque l'observation de la loi est la vie de la loi; l'autre, que par vos mœurs et votre vie vous soyez en bon exemple à vos sujets, car naturellement le peuple forme ses mœurs au moule de son prince : même les lois n'ont tant de pouvoir et d'effet sur les hommes que la vie et l'exemple de ceux qui leur commandent. »

Jacques semble être un prophète de famille quand il écrit ces paragraphes sur la mort d'un bon roi et sur celle d'un tyran :

« Pour le premier, considérez la différence qu'il y a entre le roi légitime et le tyran; et par ce moyen, vous entendrez beaucoup mieux quel est votre devoir, car les contraires mis à l'opposite l'un de l'autre se font mieux voir et discerner. L'un sait qu'il est ordonné pour son peuple, et que Dieu lui en a commis la charge et le gouvernement, duquel il est comptable : l'autre croit que le peuple est fait pour lui, afin de s'en servir pour ses passions et ses appétits déréglés; en un mot, que son peuple est sa proie, sa tyrannie le fruit de sa domination.

« Et ores qu'il y en ait que la déloyauté des sujets fait mourir avant le temps (ce qui arrive rarement), si est-ce que leur réputation vit après eux; et la déloyauté de ces traîtres est toujours suivie de sa punition en leurs corps, biens et renommée; car l'infamie en reste même à leur postérité. Mais, quant au tyran, sa méchante vie arme et anime enfin ses sujets à devenir ses bourreaux. Et bien que la révolte ne soit jamais loisible de leur part, si est-on si las et rebuté de ses déportements que sa chute n'est guère regrettée par la plupart de son peuple, moins par ses voisins. Et, outre la mémoire honteuse qu'il laisse au monde après soi, et les peines éternelles qui l'attendent en l'autre, il arrive souvent que les auteurs de cet assassinat demeurent impunis, et le fait ratifié par les lois, approuvé par la postérité. Il vous est donc fort facile, mon fils, de choisir de ces deux façons de vivre la meilleure; et, élisant plutôt le chemin de la vertu, assurer votre vie et votre état : et ores qu'il vous arrive quelque infortune, vous soyez pour le moins regretté des gens de bien, votre vie approuvée, et votre nom en bonne odeur à tout le monde. »

En parlant des excès qu'il faut réprimer, Jacques dit à son héritier :

« Puisque vous avez l'autorité du magistrat légitime et souverain, ne souffrez point que ceux desquels vous avez l'honneur d'être issu, et qui auront eu puissance et autorité sur vous, soient diffamés par qui que ce soit : même, puisque le fait vous touche aussi en particulier, pour ne laisser à ceux qui viendront après vous sujet de vous traiter à la même mesure que vous aurez mesuré les autres.

« Ayant donc l'honneur de tirer votre origine d'aussi illustres aïeux qu'autre prince de la chrestienté, réprimez l'insolence des médisants, qui sous titre de taxer un vice dans la personne, essayent malicieusement de tacher la race et la famille entière pour la rendre odieuse à la postérité. Car quel amour pouvez-vous espérer de ceux qui veulent mal à ceux desquels vous êtes né? Et pour quelle raison détruit-on tant qu'on peut les louveteaux et renardeaux sous la mère, sinon parce qu'on n'en peut aimer la race malfaisante? Et d'ailleurs pourquoi sera le poulain d'un coursier de Naples de plus grand prix en un marché que celui

d'une haridelle, sinon pour l'estime qu'on fait de la race dont il est? Aussi est-ce une chose monstrueuse de voir une personne haïr le père et aimer les enfants; et à la vérité le plus court chemin pour rendre le fils méprisé est de diffamer le père et l'exposer en haine. En un mot, j'en parle comme savant par mon expérience propre. Car, outre les jugements de Dieu que j'ai vus à l'œil, et remarqués sur les principaux chefs des conspirations faites contre mes pères et aïeux, je puis dire avec vérité n'en avoir point trouvé de plus fidèles et affectionnés à mon service, même au plus fort de mes affaires et afflictions, que ceux qui les ont fidèlement servis jusqu'à la fin, et particulièrement la reine, ma mère. J'entends de ceux qui lors étoient en âge de discrétion. Ainsi, mon fils, je vous décharge mon cœur et ma conscience, en vous ouvrant la vérité, et ne me soucie de ce qu'en diront ou penseront les traîtres, leurs auteurs et complices.»

Ces énergiques paroles font voir que Jacques a été calomnié lorsqu'on a prétendu qu'il avoit été indifférent à la catastrophe de sa mère. Ces paroles ont d'autant plus de mérite qu'il n'étoit pas roi d'Angleterre lorsqu'il les écrivoit. En Écosse les ennemis de Marie Stuart l'environnoient, et Élisabeth, dont il attendoit le trône, vivoit encore.

Le paragraphe suivant donne une idée de l'état de l'Écosse à cette époque :

« Ce propos me ramentoit de parler des excès et ravages qui se font au haut pays d'Écosse et aux frontières. De ces gens il y a de deux sortes. Les uns en la terre ferme, qui sont grossiers pour la plupart, et toutefois non sans quelque reste et apparence de civilité. L'autre sorte est aux isles, entièrement sauvage et incivile. Faites valoir étroitement mes ordonnances contre telles gens, leurs chefs et conducteurs, et sans doute vous les dompterez. Quant aux autres, suivez ma piste et mon dessein à y faire des peuplades et colonies de gens civilisés du dedans de notre isle, afin de ramener ces barbares à quelque douceur et civilité; ou bien les transporter ailleurs.

« Mais quant à la frontière, d'autant que je sais si vous n'êtes un jour roi de toute l'isle, selon que le droit de votre succession vous y appelle, que malaisément viendrez-vous à bout de jouir paisiblement de cette plus rude et stérile partie septentrionale, d'icelle même de bien assurer la couronne sur votre tête propre, il me seroit ensuite superflu de vous en parler davantage. Mais si un jour vous êtes seigneur de toute l'isle, vous en chevirez aussi facilement que de tout le reste; car cette frontière viendra à être le milieu de votre royaume.

« La réformation de la religion fut faite en Écosse assez extraordinairement, et par œuvre de Dieu.

« Le changement ne se fit point ainsi que chez nos voisins d'Angleterre, en Danemark et plusieurs autres lieux de l'Allemagne, avec ordre et par l'autorité du prince, ou magistrat souverain. Aussi quelques esprits brouillons et bouillants parmi les désordres empiétèrent tellement l'autorité sur le peuple, qu'ayant après goûté la douceur du commandement, commencèrent à se figurer entre eux-mêmes une forme de gouvernement populaire, et s'y trouvant amorcés premièrement par le naufrage de ma grand'mère, puis par celui de feu ma mère, et après par la licence du long temps de ma minorité, avancèrent tellement l'œuvre de leur démocratie imaginaire, qu'ils ne se nourrissoient plus de là en avant que de l'espérance de se faire tribuns du peuple. »

Ce que dit ici Jacques I^{er} de la faction puritaine explique la théorie du *droit divin* qu'il fit si malheureusement soutenir dans la suite. N'ayant vu que les troubles et les désolations occasionnés par le principe de la *souveraineté du peuple*, il se réfugia dans le *droit divin*: il ne se trouvoit pas assez en sûreté dans le principe de l'hérédité monarchique.

Jacques discourt de la noblesse; il en examine les défauts et les qualités. Le système du roi sur les grandes charges de l'État est d'un esprit judicieux. A l'égard des classes industrielles, Jacques devance les idées de son siècle: il veut que l'on donne et que l'on publie toute liberté de commerce aux étrangers.

Traitant du mariage des princes, Jacques recommande la pureté à son fils: un conseil politique d'une vérité frappante se trouve mêlé à ces instructions morales:

« Il vous faut principalement avoir égard aux raisons principales de l'institution du mariage, et toutes autres choses vous seront ajoutées, qui me fait désirer que vous en preniez une qui soit entièrement de votre religion, si son rang et ses autres qualités sont sortables à votre état et dignité. Car bien qu'à mon grand regret le nombre des grands princes faisant profession de notre religion soit petit, et à cette cause que ce mien avis réussira plus difficilement, si vous faut-il penser à bon escient à ces difficultés: à savoir comment vous et votre femme serez une chair, pour tenir cette union et amitié nécessaire, si vous êtes membres de deux Églises opposées: diversité de religions apporte quand et soi diversité de mœurs; et la division de vos pasteurs causera division parmi vos sujets, qui prendront exemple sur votre maison et famille, outre la conséquence d'une mauvaise éducation de vos enfants. Et ne présumez pas de pouvoir toujours manier et former une femme à vos mœurs. — Salomon s'y trompa et se laissa

tromper aux femmes, le plus sage toutefois de tous les rois; et à la vérité le don de persévérance est de Dieu, non pas de nous.»

Si Charles I^{er} eût suivi le conseil que Jacques donnoit à Henri, il se fût épargné bien des malheurs.

Au reste, l'horreur avec laquelle le roi d'Écosse parle de certaines dépravations me fait croire que sur ce point il a été encore mal jugé : un mot soldatesque de notre Henri IV ne peut pas faire autorité historique; il ne faut prendre ce mot que pour un *ventre-saint-gris*. L'abandonnement aux favoris prouve la foiblesse, et ne suppose pas nécessairement la corruption : quand on est livré à des vices honteux, on les cache, mais on ne fait pas avec un certain accent l'éloge des vertus contraires : le voile des paroles couvrirait mal la rougeur du front.

La troisième partie du *Basilicon Doron*, *Des déportements d'un roi* *ès choses communes et indifférentes*, amuse par sa naïveté. Jacques instruit son fils à être attentif à *sa grâce et sa façon à table* : Henri ne doit être ni friand ni gourmand; son vivre doit être apprêté sans beaucoup de sauces, « car ces compositions et meslinges ressemblent mieux à médecine qu'à viande, et l'usage en étoit anciennement blâmé par les Romains ». Henri doit éviter l'ivrognerie, vice qui croît avec l'âge et ne meurt qu'avec la vie : « En votre manger, mon fils, ne soyez grossier et incivil comme un cynique, ni mignard et délicat comme une épousee; mais mangez d'une façon franche, virile et honnête.

« Soyez pareillement modéré en votre dormir. . . . ; ne vous arrêtez point aux songes ni aux présages. . . . Votre habillement doit être modeste, non superflu comme d'un débauché, non chétif et mécanique comme d'un faquin, non trop curieusement enrichi et façonné comme d'un galant de cour, ni d'une façon grossière et rustique comme d'un manant, ni bigarré comme d'un gendarme éventé ou d'un mignon frisé, ni trop grave et simple comme d'un homme d'Église. . . . En temps de guerre que votre vêtement soit plus brave et votre contenance plus gaillarde et relevée. Toutefois, que ce soit sans porter vos cheveux longs ou laisser croître vos ongles, qui ne sont qu'excrément de nature. »

Quant aux jeux et aux exercices, Jacques veut que son fils y mette du choix; il recommande le *courir*, le *sauter*, le *tirer des armes*, le *tirer de l'arc*, le *jouer à la paume*. « Exercez-vous, mon fils, à dompter les grands chevaux, et qui ont le plus de fougue, afin que je puisse dire de vous ce que Philippe disoit de son fils Alexandre : « La Macédoine est trop peu de chose pour lui. »

Jacques permet aussi la chasse, mais la chasse aux chiens courants,

qu'il trouve plus noble et plus propre à un prince. Au reste, il renvoie sur ce point son fils à Xénophon, « auteur ancien et renommé, lequel n'a eu dessein, dit-il, de flatter ni vous ni moi. »

« Quant au langage, mon fils, soyez franc en votre parler, naïf, net, court et sentencieux, évitant ces deux extrémités, ou de termes grossiers et rustiques, ou de mots trop recherchés qui ressentent l'écrivoire.... Si votre esprit vous porte à composer en vers ou en prose, c'est chose que je ne veux blâmer. N'entreprenez point de trop long ouvrage; que cela ne vous divertisse de votre charge.

« Pour écrire dignement, il faut élire un sujet digne de vous, plein de vertu et non de vanité, vous rendant toujours clair et intelligible le plus que vous pourrez. Et si ce sont vers, souvenez-vous que ce n'est la partie principale de la poésie de bien rimer et couler doucement avec mots bien propres et bien choisis; mais plutôt, lorsqu'elle sera tournée en prose, d'y faire voir une riche invention des fleurs poétiques et des comparaisons belles et judicieuses, afin que la prose même retienne le lustre et la grâce du poème. Je vous avise aussi d'écrire en votre langue propre; car il ne nous reste quasi rien à dire en grec et en latin, et prou de petits écoliers vous surpasseront en ces deux langues. Joint qu'il est plus séant à un roi d'orner et enrichir sa langue propre, en laquelle il peut et doit devancer tous ses sujets, comme pareillement en toutes autres choses honnêtes et recommandables. »

Ces derniers conseils sont curieux : ce roi auteur qui s'exprimoit avec tant d'emphase devant ses parlements montre ici du goût et de la mesure. Son ouvrage finit par une grande vue : Jacques croit que tôt ou tard la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre produira un puissant empire.

Je me suis étendu sur le traité du *Don Royal*, presque ignoré aujourd'hui; on ne le connoît guère que par un de ces jugements composés à l'usage de ceux qui ne lisent rien par ceux qui n'ont point lu. Voltaire feuillettoit tout, sans se donner le temps d'étudier; il a jeté dans le monde une foule de ces opinions de prime-abord, qu'adoptent l'ignorance et la paresse : si quelquefois l'auteur de *l'Essai sur les Mœurs* rencontre juste, c'est qu'il devine. Ainsi, de siècle en siècle, des choses d'une fausseté évidente sont crues et répétées comme articles de foi; elles acquièrent par le temps une sorte de vérité et d'authenticité de mensonge que rien ne sauroit détruire.

Henri, ce nom me fait mal à écrire, Henri, à qui le *Basilicon Doron*, est adressé, mourut à l'âge de dix-huit ans. S'il eût vécu, Charles I^{er} n'eût pas régné; les révolutions de 1649 et de 1688 n'auroient pas eu lieu; notre révolution n'auroit pas eu les mêmes conséquences : sans

l'antécédent du jugement de Charles I^{er}, l'idée ne seroit venue à personne en France de conduire Louis XVI à l'échafaud; le monde étoit changé.

Ces réflexions qui se présentent à l'occasion de toutes les catastrophes historiques sont vaines : il y a toujours un moment dans les annales des peuples où si telle chose n'étoit pas advenue, si tel homme n'étoit pas mort ou étoit mort, si telle mesure avoit été prise, si telle faute n'avoit été faite, rien de ce qui est arrivé ne seroit arrivé. Mais Dieu veut que les hommes naissent avec le caractère propre à l'événement qu'ils doivent amener : Louis XVI a cent fois pu se sauver; il ne s'est pas sauvé, tout simplement parce qu'il étoit Louis XVI. Il est donc puéril de se lamenter sur des accidents qui produisent ce qu'ils sont destinés à produire : à chaque pas dans la vie, mille jointains divers, mille futuritions s'ouvrent devant nous; cependant, vous n'atteignez qu'un horizon, vous ne courez qu'à un avenir.

RALEIGH. COWLEY.

Jacques I^{er} tua le fameux Walter Raleigh : l'*Histoire universelle* est encore lue à cause de sir Walter lui-même : s'il y a des livres qui font vivre le nom de leurs auteurs, il y a des auteurs dont le nom fait vivre leurs livres.

Cowley dans l'ordre des poètes arrive immédiatement après Shakespeare, bien qu'il fût né plus tard que Milton : royaliste d'opinion, il travailla pour le théâtre, et composa des poèmes, des satires et des élégies. Il abonde en traits d'esprit; sa versification manque, dit-on, d'harmonie; son style, souvent recherché, est cependant plus naturel et plus correct que celui de ses prédécesseurs.

Cowley nous attaque : depuis Surrey jusqu'à lord Byron, il n'y a peut-être pas un écrivain anglois qui n'insulte le nom, le caractère et le génie françois. Nous, avec une impartialité et une abnégation admirables, nous acceptons l'outrage : confessant humblement notre infériorité, nous célébrons à son de trompe l'excellence de tous les auteurs d'outre-mer nés ou à naître, petits ou grands, mâles ou femelles.

Dans son poème de la guerre civile, Cowley s'écrie :

It was not so when Edward prov'd his cause,
By a sword stronger than the salique laws,
. ; when the French did fight,
With women's hearts, against the women's right.

« Il n'en étoit pas ainsi quand Édouard soutenoit sa cause par une épée plus forte que la loi salique, alors que les François combattoient avec des cœurs de femme contre le droit des femmes. »

Le roi Jean, Charny, Ribeaumont, Beaumanoir, les trente Bretons, Duguesclin, Clisson et cent millé autres, avoient des cœurs de femme.

De tous les hommes qui ont illustré la Grande-Bretagne, celui qui m'attire le plus est lord Falkland : j'ai souhaité cent fois avoir été ce modèle accompli de lumières, de générosité, d'indépendance, de n'avoir jamais paru sur la terre dans ma propre forme et sous mon nom. Doué du triple génie des lettres, des armes et de la politique, fidèle aux muses sous la tente, à la liberté dans le palais, dévoué à un monarque infortuné, sans méconnoître les fautes de ce monarque, Falkland a laissé un souvenir mêlé de mélancolie et d'admiration. Les vers que Cowley lui adresse au retour d'une expédition militaire sont nobles et vrais : le poète commence par énumérer les vertus et les talens de son héros, puis il ajoute :

Such is the man whom we require, the same
We lent the north, untouch'd, as is his fame.
He is too good for war, and ought to be
As far from danger, as from fear he's free.
Those men alone,
Whose valour is the only art they know,
Were for sad war and bloody battles born;
Let them the state defend, and he adorn.

« Voilà l'homme que nous redemandons aux Écossois, tel que nous le leur avons prêté, exempt de blessures comme sa gloire. Trop bon pour la guerre, il doit être tenu aussi loin du danger qu'il l'est de la crainte. Les guerriers dont la valeur est le seul art. . . . sont nés pour la triste guerre et les batailles sanglantes : qu'ils défendent l'État et que Falkland l'embellisse. »

Inutiles vœux ! la vie au milieu des malheurs de son pays devint à charge à l'ami des muses. Sa tristesse se laissoit remarquer jusque dans la négligence de ses vêtements. Le matin de la première bataille de Naseby, on devina son dessein de mourir au changement de ses habits : il se para comme pour un jour de fête; il demanda du linge blanc : « Je ne veux pas, dit-il en souriant, que mon corps soit trouvé dans du linge sale : je prévois de grands malheurs, mais j'en serai dehors avant la fin de la journée. » Il se mit au premier rang du régiment de lord Byron : une balle de la liberté qu'il aimoit l'affranchit des serments de l'honneur dont il étoit l'esclave.

Il reste quelques discours et quelques vers de Falkland : secrétaire d'État de Charles I^{er}, il rédigeoit avec Clarendon les proclamations royales. Il aida Chilling Worth dans son *Histoire du Protestantisme*.

La Bible, traduite en partie sous Henri VIII, fut retraduite sous Jacques II par les quarante-sept savants : cette dernière traduction est un chef-d'œuvre. Les auteurs de cette immense ouvrage firent pour la langue angloise ce que Luther fit pour la langue allemande, ce que les écrivains sous Louis XIII firent pour la langue française; ils la fixèrent.

ÉCRITS POLITIQUES SOUS CHARLES I^{er} ET CROMWELL.

Chercher les lettres dans les temps d'orage, c'est demander un abri à ces vallées paisibles que les poètes placent au bord de la mer; mais si l'on est mené par quelque génie heureux dans ces retraites, d'autres esprits vous poussent au milieu de la tempête et des flots. La politique monte sur le trépied et se transforme en sibylle; les pamphlets, les libelles, les vers satiriques abondent, s'imprègnent de haine et sont écrits avec le sang des factions. Les guerres civiles d'Angleterre firent pulluler des productions déplorables.

Un de ces fanatiques que Butler a livrés au ridicule, s'écrie :

« An alarm to all flesh, etc.

« Howle, howle, bawl and roar, ye lust full, cursing, swearing, drunken, lewd, superstitious, devilish, sensual, earthly inhabitants of the whole earth; bow, bow, you most surly trees and lofty oaks; ye tall cedars and low shrubs, cry out aloud; hear, ye proud waves, and boistrous seas; also listen, ye uncircumcised, stiff-necked, and mad-raging bubbles, who even hate to be reformed. »

« Alarme à toute chair, etc.

« Hurlez, hurlez, criez, beuglez, rugissez, ô vous, libidineux, maudits jureurs, ivrognes, impurs, superstitieux, diaboliques, sensuels habitants terrestres de la terre. Courbez-vous, courbez-vous, ô vous arbres très-dédaigneux; et vous, chênes élevés, vous, hauts cèdres et petits buissons, criez de toutes vos forces; écoutez, écoutez, vagues orgueilleuses, et vous, mers indomptables; écoutez aussi, vous, incirconcis, écume roide, nue et enragée, qui haïssez la réforme. »

Les poètes égaloient les orateurs.

Dear friend J. C., with true unfeigned love
I thee salute.

.

. dear friend; a member joyntly knit
To all, in Christ, in heavenly places sit;
And there, to friends no stranger would I be,
.
For truly, friend, I dearly love, and own,
All travelling souls, who truly sigh and groan
For the adoption which sets free from sin, etc.

« Cher ami J. C., je te salue avec un amour sans réserve.
. Cher ami, moi membre conjointement uni à tous en Christ, qui est assis aux lieux célestes. Là, je ne serois point étranger parmi les amis; j'aime tendrement, et je l'avoue, les âmes voyageuses qui soupirent et gémissent véritablement pour l'adoption qui rachète les péchés. »

Cromwell ne s'élevait guère au-dessus de cette éloquence; on peut en juger par ses discours obscurs et ses lettres diffuses. Sa poésie étoit dans les faits et dans son épée: il fut poète quand il regarda Charles I^{er} dans son cercueil. Sa muse étoit cette femme qui, à son dire, lui étoit apparue dans son enfance et lui avoit annoncé la royauté.

L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

La révolution française a produit aussi des écrivains qui ont vu la liberté dans la religion; mais ici notre supériorité est manifeste. C'est dans les champs de la Croix que l'abbé de Lamennais a recueilli cet intérêt si tendre pour la nature humaine, pour les classes laborieuses, pauvres et souffrantes de la société; c'est en errant avec le Christ sur les chemins, en voyant les petits rassemblés aux pieds du Sauveur du monde qu'il a retrouvé la poésie de l'Évangile. Ne diroit-on pas que ce tableau est une parabole détachée du sermon de la Montagne?

« C'étoit une nuit d'hiver. Le vent souffloit au dehors, et la neige blanchissoit les toits.

« Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étoient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

« Et de temps en temps la vieille femme réchauffoit à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairoit cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venoit expirer sur une image de la Vierge, suspendue au mur.

« Et la jeune fille leva les yeux, regarda en silence pendant quelques moments la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit: Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénuement?